

Des poètes, s'il vous plaît !

PAR THIERRY OSTRINI

Un auteur chevronné nous introduit dans son monde « poétique », ses chemins d'écriture et sa recherche de lyrisme.

La poésie n'a pour moi que fort peu à voir – dans le domaine du culte en tout cas – avec l'idée un peu niaise et poussiéreuse que nos cours de français ont pu nous donner d'elle et c'est dommage. Il est possible de trouver de la poésie guerrière dans les films de guerre, de la poésie fantastique dans les films du même genre – ne répétons pas les erreurs du passé en réduisant la poésie à ce qui est joli, bucolique, romantique. Si l'on s'arrête aux mots, aux phrases et aux rimes, on passe à côté du sujet. J'attache beaucoup d'importance à la valeur lyrique : la valeur que nos actes et nos mots prennent dans les récits qu'ils relatent. Il serait erroné de limiter la « valeur » lyrique à une valeur « ajoutée ». Elle est bien plus que ça pour moi. Elle est au centre de quelque chose et non pas un accessoire, un enjoliveur, un détail. La « valeur lyrique » n'est pas à la louange ce que le tuning est à l'automobile, pour prendre un exemple un peu trivial. Le lyrisme d'une chose tient à ce qu'elle raconte en plus de ce qu'elle est.

Un homme assis sur un âne qui traverse une foule en liesse restera toujours un homme assis sur un âne qui traverse une foule en liesse. Un passant, un témoin, un observateur neutre en parleront dans les mêmes termes. Un enfant dont la peluche préférée se trouve être un âne y apportera peut-être une nuance affective. Mais lorsque c'est Jésus de Nazareth, le Messie, le roi des Juifs, Dieu lui-même dans la personne de son Fils qui entre à Jérusalem, en accomplissement de la prophétie de Zacharie, ce tableau prend sa valeur lyrique.

Il y a ainsi dans ce que nous faisons et ce que nous disons, souvent, une portée qui va plus loin que le simple fait, le simple geste, le simple mot. Car nous sommes un langage « vivant » pour Dieu. C'est bel et bien à travers nous que Dieu « raconte » son histoire au monde. La croix du calvaire resterait une mise à mort assez ordinaire – il y en avait régulièrement dans l'Empire romain – si Dieu n'était pas en train d'y inscrire le chapitre le plus important de l'histoire de l'humanité. La soumission du Christ au « récit » du Père, son obéissance, fait de Jésus la « page » disponible sur laquelle Dieu écrit. Beaucoup considèrent cette « histoire » comme une fable (c'est-à-dire issue de l'imaginaire), d'autres encore vous diront qu'elle est « symbolique » (que sa vérité réside dans ce qu'elle pointe et non dans ce qu'elle est) et pour celui qui croit, elle est « réelle ». La réalité se mesure, les sciences nous l'ont appris, mais il en est une, bien qu'invisible et folle pour l'homme, qui ne se mesure que dans une dimension qui nous échappe. Il suffit que Dieu induise quelque chose, me demande de m'y soumettre, pour que tout acte, au demeurant insignifiant, prenne son importance et trouve un sens. Faut-il trouver du sens dans tout, je ne pense pas. Faut-il que chaque chose soit un signe ou un accomplissement prophétique, je n'en suis pas du tout certain. Mais je crois que l'attention que nous portons aux plus petits éléments de notre quotidien revêt toute son importance lorsque nous le faisons « en Dieu ». Il ne s'agirait peut-être que de demeurer dans l'attention que Dieu pourrait y porter. Je sais, pour ma part, qu'au seuil d'un temps de culte pour lequel mes services sont requis, durant les quelques jours qui précèdent il m'arrive assez fréquemment d'avoir une acuité toute particulière sur ce qui m'anime en Dieu ; tout devient différent ; chaque élément peut prendre à n'importe quel moment une « valeur » particulière, une valeur « lyrique ». Il n'est pas rare que ce que mon quotidien se met à raconter puisse me servir lors du culte ; qu'un chant surgisse de cet amalgame particulier, de ce mélange du regard de Dieu et du mien posé sur les mêmes choses.

Les mots d'abord

Il faut toujours s'attacher aux mots d'abord. Je parlais l'autre jour d'une souris à une personne du troisième âge avant de réaliser que pendant un court laps de temps, cette personne cherchait à comprendre le lien qu'il pouvait bien y avoir entre un rongeur et « tous ces engins électroniques » auxquels elle ne s'intéressait pas le moins du monde. Un mot peut représenter différentes choses pour l'un ou pour l'autre. Les grandes disputes – théologiques notamment – ne procèdent souvent que de ça.

Aujourd'hui, la poésie, vous la trouverez dans les styles urbains, le rap et le slam

Commençons par un gros mot : le rock. Émancipation de la jeune génération dans les années soixante face aux traditions et au carcan. Les instruments amplifiés et les batteries ont empli l'espace et les personnalités marquantes de cette nouvelle ère de la musique affichaient clairement leur appartenance au mouvement *sex, drag and rock n'roll*. J'ai pénétré, pour ma part, la sphère ecclésiastique suffisamment tardivement pour être surpris de découvrir que le sujet restait sensible chez beaucoup : musique populaire contre musique de la haute Église. J'ai préféré du coup œuvrer plutôt que d'en parler. Le fait d'avoir mis un accent tout particulier sur le contenu théologique des chants dans le cadre du répertoire d'Exo a bien entendu facilité les choses. Il s'agit ici de rester dans une interface cohérente entre les principaux intéressés ; à savoir les artistes et les responsables de louange vis-à-vis de la communauté.

Les mots. Nous tentons de donner du sens. Dieu, lui, en donne. Il vaut toujours mieux le laisser parler. Il parle à travers nous. N'importe quel enfant de n'importe quel famille exprime quelque chose de ses parents (ne serait-ce que par l'hérédité). Nous sommes héritiers – il n'y a rien à y faire. Christ habite en nous.

Il arrivait souvent que les disciples ne comprennent pas le sens de ce que Jésus leur disait ou de ce qu'il faisait. Ils le comprenaient plus tard lorsque le sens leur en était révélé ou lorsque les événements leur en apportaient la signification. Chercher d'abord le sens que Dieu donne à ce qui se fait et mieux encore à ce qu'il est en train de faire, d'écrire, à travers nous. Ce que racontent nos vies, nos cultes, nos chants, n'impliquent pas que nous. La

nation est concernée. Les ténèbres sont concernées. Le Nom de Dieu est en jeu.

Ce qui retient, à mon avis, la plupart des auteurs dans l'exercice périlleux de transcrire en textes la pensée de Dieu pour son Église, c'est avant tout la crainte de « sortir » d'un vocabulaire biblique et technique stéréotypé.

Nombre de remarques nous parviennent régulièrement de la part de personnes (souvent bien intentionnées) qui n'ont pourtant jamais tenté une seule rime : « C'est bien, mais ça n'est pas biblique », « j'aime beaucoup le refrain mais c'est dommage que vous ne parliez pas de Jésus » en passant par « on ne comprend pas tout » ou encore « on ne comprend pas tout, tout de suite ». Cela augmente le poids des difficultés déjà nombreuses de la conception d'un texte en français. J'ai eu la chance d'exercer la profession d'acteur avant celle d'auteur-compositeur et avant, surtout, d'être confronté à la « culture » ecclésiastique à laquelle je ne parvenais à associer aucune des expériences culturelles qui avaient jalonné mon passé théâtral. Celui-ci m'avait pourtant donné le goût du « bon texte » ainsi que du rythme contenu dans une prose digne de ce nom. C'est, sans conteste, une des richesses de la langue française : la beauté ! Eh oui, le francophone aime sa langue au point de reconnaître sans l'ombre d'une hésitation lorsque celle-ci revêt une certaine beauté.

Aujourd'hui, la poésie, vous la trouverez dans les styles urbains : le rap, le slam. En église, ce sera dans les hymnes et certaines liturgies. On ne peut parler de grandes ou de belles choses sans que la forme utilisée pour le faire revête elle-même quelque chose de grand ou de beau. Et c'est là qu'une grande difficulté intervient lorsqu'il s'agit de louer Dieu. Dieu est grand. Une chose qu'il n'est pas, c'est banal. Il m'apparaît dès lors impensable de répéter inlassablement les mêmes choses, les mêmes mots, les mêmes tournures de phrases, les mêmes formules. Certes, Dieu ne change pas et il n'y a pas lieu de créer des concepts nouveaux en ce qui le concerne. Mais nous changeons, nos références culturelles évoluent et notre connaissance de Dieu se renouvelle. Voilà où se nourrit l'innovation.

À peu près tous ceux qui débudent dans l'écriture des chants « d'église » se font la même remarque : « C'est un peu plat ». S'ils ne le constatent pas, ils diront plutôt : « Ce chant m'est venu comme ça, tel quel », avec ce sentiment commun à tous ceux qui écrivent d'être uniquement « le canal » d'une réalité qui les dépasse largement. Le chant est « inspiré ».

Personnellement, je ne retravaille que très rarement un chant. Beaucoup le font et parmi les plus grands. Mon attitude n'est pas vraiment à imiter. Je me permets de préciser ceci afin de vous faire part de mon incompétence à conseiller ceux qui – faisant preuve d'humilité et de sagesse – désireraient les conseils d'un artiste plus avancé dans son parcours. Le conseil que je pourrais donner à tous – par contre – c'est que la composition d'un chant résulte toujours d'un désir d'exprimer quelque chose et que c'est un art que de se poser la question du « pour qui » et du « pour quoi ».

Partagez les ressources

Le français, ce n'est pas votre truc ? Pas de problème ! Travaillez avec quelqu'un qui nage dedans comme un poisson dans l'eau, surtout qu'avec le net²⁸, le « poisson » n'a même pas à naviguer dans vos « eaux territoriales » pour booster vos amorces. Pour ce qui est des textes dont les mélodies pâtissent d'un manque d'expérience (ou de talent, ça arrive), même chose : allez à la pêche aux mélodistes. La « pauvreté » n'est jamais qu'un manque de richesse et la richesse se trouve fréquemment dans la pluralité des ressources.

Dans les multiples exemples de collaboration qui confirment la thèse que l'on est parfois plus fort à deux que tout seul, il y a mes années belges avec le groupe Exo. Chris Christensen et moi-même communiquions souvent par la musique, avant même que notre premier chant ne voie le jour. Il y avait donc, au départ, une forme de plaisir commun à cerner des concepts autour d'une compo. Il y avait, entre nous, un autre point commun : une énorme partie de l'autre nous était inconnue. Chris ne connaissait pas le français et je ne connaissais pratiquement rien de l'Église et de son vocabulaire « biblique ». Or Chris, de bon matin, un jour, s'en alla crier famine, à la salle de bain (source intarissable d'inspiration) voisine. Tu es le maître de tout mon être. C'en était fait : son néocortex venait de comprendre dans une association nouvelle issue de son paléoencéphale récemment nourri d'une langue nouvelle qu'il y avait moyen de jouer avec le français au point d'en faire jaillir – je vous le donne en mille – une rime. Les « rimes », on les sent venir, et lorsque celles qui viennent sont celles auxquelles on s'attend, mouais, bof, ça le fait, mais ça le fait moyen. Il faut surprendre sans déstabiliser pour autant. Et ça n'est pas une mince affaire.

²⁸ « Filet », en anglais

J'étais en train de finir mon petit déj', en bas, dans la cuisine et j'étais partagé entre le fait qu'il était important de considérer ce progrès incontestable de mon acolyte anglophone et celui de mener à bien une compo qui démarrait. On a bossé des heures pour trouver la suite parce qu'il était essentiel de trouver l'intérêt dans la deuxième partie du chant. Où est-ce qu'on va à partir de là ? C'est la question qu'il ne faut jamais perdre de vue. Tout comme celles-ci : « Qu'est-ce que l'on veut dire ? » et « à qui ? » et « pourquoi ? ». Si l'on quitte ces perspectives, il est presque certain que l'on finisse avec des généralités cent fois exprimées et mille fois rabâchées au point, comme je l'ai déjà exprimé souvent, de s'enliser dans un vocabulaire judéo-cananéen dont notre répertoire est déjà amplement saturé. Bon. Même si vous utilisez certains mots que d'autres ont déjà employés maintes et maintes fois, votre compo sera alimentée d'une

La soumission à cette autorité nous affranchit de l'introspection inhérente à notre siècle

approche nouvelle et fraîche qui donnera au chant sa spécificité. Tu es le Maître de tout mon être s'est vu prolongé de je bénirai ta sainteté (la formule hébraïque pour dire « je te bénirai, toi le Saint », rien encore d'époustouffant à l'horizon non plus). Mais je veux vivre, libre de moi-même – ah ? Il y a matière ici à se dire « tiens ?, comment peut-on se libérer de soi-même ? » et de conclure que l'obéissance au Maître, la soumission à cette autorité, nous affranchit de l'introspection inhérente à notre siècle qui fait de nous notre propre mesure. Il ne restait alors qu'à maintenir le chant dans cette idée centrale en respectant le rythme, le nombre de pieds, les rimes avant de trouver la chute (comme dans les sketches ou les histoires drôles de fin de soirée) qui ponctuait l'idée : ... et je veux être celui que tu veux que je sois. Une impulsion née d'une baignoire, une idée originale en entrée, rappelée à la fin et entre les deux, le maintien du sujet et l'agrément d'une certaine poésie, voilà, l'affaire est réglée.

Le cœur d'enfant

Rester émerveillé est une clé. L'émerveillement est un terrain propice à la louange et l'adoration. Ce n'est pas elle qui vous fournira une liste de chant, ce n'est pas elle qui vous fera améliorer votre technique vocale dans le désir que vous avez de servir avec excellence, ce n'est pas elle non plus qui vous motivera pour être à l'heure à toutes les répétitions, mais elle vous offrira un regard juste sur vos intentions, une disponibilité, un élan, une forme de joie

et de paix. Je sais une chose : il suffit parfois de percevoir cette clé dans une situation ou une autre pour qu'un sourire jaillisse du fond de votre cœur. Cet émerveillement est souvent un bon moyen d'évaluer si votre cœur d'enfant est toujours de la partie, ce qui plaît à Dieu. En plus – et dans le domaine qui nous occupe ici ; la poésie – l'émerveillement offrira toujours ses étrières au récit de vos cultes.

Il existe un t-shirt assez éloquent sur le sujet : au dos de celui-ci se trouve inscrit trois citations dont je vous livre ici la profondeur. *To do is to be* (« faire, c'est être ») et *c'est signé Platon. To be is to do* (« être, c'est faire ») : Socrate. Et enfin *To be do be do*, Frank Sinatra. Ça ne répond certes pas à toutes nos questions existentielles mais ça a néanmoins le mérite de ne pas essayer de le faire.

L'analogie

Si l'on aborde le culte et la louange sous l'angle narratif, Jésus nous fournit un bel exemple avec ses paraboles – les « clips » de l'époque. J'ai compris très récemment une notion de « consolateur » dans *Hatchi*, un film sans gros effet, mais avec une analogie. Il m'eût été facile de commencer le culte dimanche, si j'avais vu le film samedi, avec cette question et/ou de choisir une liste de chant sur la consolation et sur le Consolateur, sur le manque, ou sur la perte, la loyauté et le dévouement. Pour paraphraser la chose différemment, mettez-le comme ça : « Il en va du Consolateur comme d'un homme qui viendrait répondre à l'attente imperturbable d'un jeune chien déplorant la perte de son maître dans sa réalité de chien. Rien ne peut remplacer un maître pour un chien. Ni friandise. Ni le confort d'un nouveau foyer. Ni la chaleur d'un autre, ni la tendresse des uns et l'affection des autres. Rien. Rien ne peut le distraire de la raison de son attente ; le maître lui-même. Cet homme qui viendrait répondre à cette attente est la personne du maître elle-même. Le Consolateur. »

L'exemple ne tient pas complètement la route dans son contenu théologique, mais vous aurez compris en quoi un langage contemporain, dans sa forme, peut illustrer quelque chose d'assez proche de ce que faisait – et je pense qu'il le fait toujours – Jésus. Il le faisait en tout cas régulièrement, comme une manière d'illustrer ses propos, non seulement par ses paraboles parlées, mais aussi par des actes aussi concrets que son entrée dans Jérusalem monté sur un ânon, le petit d'une ânesse, où il incarne une parole

prophétique du Premier Testament. Encore une fois, il s'agit d'un langage. Il ne joue pas le Messie qui entre dans Jérusalem monté sur une ânesse. Il est « Celui qui est ». Lorsque nous apportons un culte à Dieu, une louange, quoi que ce soit, nous ne sommes pas dans l'exécution d'un rite, d'une mode, d'un rôle ; nous ne répondons pas aux besoins ou aux désirs de nos parents ; nous sommes ! Et « Celui qui est » est avec nous lorsque « nous sommes » son message, son écriture, sa poésie, sa plume.

La forme

« La forme » dans nos cultes – ce qu'on a nommé « liturgie » – se devrait de ne jamais être vide de sens, vide de beauté et de grâce. Elle devrait par contre se vider de ce « trop-plein de nous-mêmes ». Je disais l'autre jour à un compagnon de culte : « On a parfois trop de meubles dans nos célébrations » en lui signifiant ainsi qu'à force d'en rajouter un par-ci et un par-là, on ne laisse plus trop de place à la mobilité de Dieu et à la mobilisation de tous. Le mobilier est souvent trop encombrant pour se déplacer avec aisance, avec l'aise de Dieu. Il ne faut pas tomber dans l'excès inverse ; les protestants l'ont fait avec Calvin. « Trop et trop peu », disait mon père. Or la renaissance a tout de même donné ses lettres de noblesse à la poésie française – encore une fois au sens large – et je pense très sincèrement que la fuite d'un réveil religieux de France au-delà des frontières a profondément appauvri le pays de sa beauté. Je parle ici des huguenots. L'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne ont pu accueillir les réfugiés et leurs compétences, mais leur langue n'a pas pu accueillir vraiment leur poésie. L'influence anglo-saxonne dans notre culture ecclésiastique à l'heure actuelle nous offre toutes les qualités de la culture évangélique mondialisée mais ce qui fut perdu jadis ne demande peut-être qu'à reprendre vie.

Il semble toujours plus simple d'adapter ce qui existe déjà et de lui donner une forme nouvelle, plus accessible, plus contemporaine, plus adaptée, etc. Prenez l'exemple de la traduction des chants. Il nous suffit de les « recycler » dans notre langue maternelle. Encore une fois, une partie du mandat est honorée. Mais il manquera le plus souvent cette partie essentielle dans chaque chose : la création ! Quant on parle de poésie, on parle de ça, en fait. On parle de cette « nouvelle » forme d'« expression », cette nouvelle façon d'exprimer cette nouvelle chose : le fond, à savoir, ce qui est contenu dans la forme. C'est vrai au niveau du sens. La partie du mandat qui consiste à transmettre le cœur de Dieu est honorée quant au chant et quant au fond,

mais ça n'est pas systématiquement le cas quant à la pertinence de son « message » pour la culture à laquelle il s'adresse. Je pense, pour ma part, qu'ils n'auront que très rarement le même impact qu'au jour de leur création dans le contexte qui les ont vu naître.

La rime

Chacun fonctionne avec sa propre méthode. J'imagine. On retrouve néanmoins dans la composition en général quelques règles de base dont j'ai déjà effleuré la teneur : la rime, le phrasé et le rythme d'un mot ou d'une phrase. « Ta Cathy t'a quitté » pour le rythme d'une phrase et « Lustucru » pour un mot. J'écris vraiment ce qui me passe par la tête. Il y aurait des milliers d'exemples, l'eussiez-vous cru ? Sans parler du son, plus ou moins surprenant, d'une fin de phrase qui sert d'appui pour la rime qui suivra. Si vous prenez « non, rien de rien », vous devrez trouver une finale en -ien (ou en -ain, -in ou -ein si vous êtes fatigué) dans une ou deux phrases. La contrainte existe dès que la première ligne d'un chant se pose. Je pense ici à un chant de Bashung qui commence ainsi : « On allait dans le Vercors faire du saut à l'élastique ». Alain Bashung, comme l'aurait sans doute également fait Gainsbourg, se met au défi avec des sonorités plus exigeantes. S'il avait dit « on allait au Pas-de-Calais pour se mettre les pieds dans l'eau », les rimes en -ais et -eau lui auraient demandé moins de boulot. Les rimes en é, à, o sont plus fréquentes que les « ank » ou les « ub ». C'est un bon endroit pour vous encourager ici à essayer des trucs, des combines, des choses qui ne vous apparaissent a priori pas trop habituelles, pas vraiment communes, un peu saugrenues (au moins comme exercice) et de trouver ainsi ce qui vous « va » bien, votre style, sans pour autant sombrer dans « l'originalité à tout prix » en forçant la chose. Vous pouvez essayer, c'est assez amusant de composer un chant à contenu biblique sur un générique de film ; vous pouvez même prendre un autre générique et une autre valeur biblique ou encore utiliser un tube de Michael Jackson comme structure pour parler de ce que vous avez vécu hier soir en rime et de manière originale. Tout est bon.

La poésie est didactique

Il y a bien sûr aussi la rythmique des mots, des phrases ; même une consonne possède sa valeur percussive. C'est le cas du « k »

**A quoi bon les recueils
lorsqu'aucun d'eux ne laisse
de trace ?**

(que voilà un exemple parlant... Il suffit de répéter cinq ou six fois « c'est le cas du k » pour appréhender sa « valeur » percussive, rythmique. Bien). Vous trouverez cent mille exemples dans les contines dont vos souvenirs d'écoliers foisonnent pour vous convaincre de l'efficacité du rythme dans la mémorisation d'un chant, parce qu'il s'agit bien de cela également dans le contexte qui nous occupe. À quoi bon les recueils de chants lorsqu'aucun d'eux ne laisse de trace ? Le « phrasé » d'un chant, et par là j'entends la façon de scander son propos, est un gage de durabilité. J'ai appris que la culture irlandaise transmet – de génération en génération – son histoire par des chants en utilisant beaucoup les rimes, ayant constaté que chaque enfant retient beaucoup mieux les faits lorsque ceux-ci sont élaborés en rythme, en musique et en rimes.

Les Juifs nous impressionnent par leur capacité à retenir des blocs entiers de la Bible par cœur, parfois l'entier de l'Ancien Testament. Les Psaumes, les Proverbes et le livre de Job notamment sont rédigés en rythme et en poésie, ce qui n'apparaît pas nettement dans nos traductions françaises, mais dans la langue originale, la mémorisation est largement facilitée, quand elle est ajoutée à la psalmodie ou cantillation, c'est-à-dire à la proclamation à haute voix.

L'Irlande ou Israël, les ballades ou les Psaumes, les falaises ou les gorges d'Ein-Gédi : partout où l'inspiration a frappé aux portes d'un cœur ou d'un autre. Le « terroir » d'un chant fait aussi sa force, et les pays où ils naissent ont ceci en commun avec les gens qui les peuplent qu'ils sont un bassin d'historiens. Un chant sera toujours de quelque part et de quelqu'un. On a standardisé beaucoup de choses au XX^e siècle et les progressions d'accords des chants de louange n'échappent que rarement à ce phénomène. Pour qui a pu profiter d'un temps de célébration dans une langue « originelle » (amérindienne, aborigène ou de certaines îles du Pacifique), il n'est plus possible, après ce genre d'expérience, d'ignorer la force d'un chant issu d'une terre.

Pour vous convaincre de la force d'un chant quant à l'efficacité de son « apprentissage » par le moyen de la poésie, en tout cas la façon dont est structurée la langue, essayez, à titre d'exercice, de citer une trentaine de versets bibliques qui vous viendraient en tête sans effort. Et faites le même exercice avec trente « lignes » de chants que vous chantez ou avez chanté

182 | La louange : le cœur d'une génération

dans le passé ? Le rythme et les rimes qu'accompagnent ces chants vous permettent assez facilement un retour simple à la mémoire. Pour les versets bibliques, c'est plus compliqué, pour la plupart d'entre nous. Une compagnie américaine¹²⁹ qui produit des albums de louange l'a bien compris en développant tout un secteur « Scripture Memory Verse ». Le succès de ces productions témoigne d'un besoin chez des auditeurs de plus en plus nombreux de « nourrir » leur quotidien de cette association heureuse « verset/mélodie » en vue d'une édification simple, durable et agréable.

Le célèbre « Le Seigneur est mon Berger » / « Je ne manquerai de rien » (deux fois sept pieds) me permet de souligner encore l'avantage de la langue de Shakespeare sur celle de Molière quant à la souplesse pour ce genre d'exercice et quant au foisonnement de versets bibliques déjà « prêts à l'emploi ». Exception faite du psaume 23 et de ses deux premières lignes, la Bible en français ne regorge pas d'exemples. Au travail, donc, chantes et louangeurs de tous horizons francophones, pour pallier « avec grâce » cet apparent handicap. Une chose est sûre : le français étant une langue magnifique, la difficulté de structurer nos chants fera vite place à une récompense inestimable : la beauté ! Un peu plus de sueur que pour nos acolytes anglo-saxons ou italiens, c'est tout !



Thierry OSTRINI est un parolier apprécié. Il mène une carrière solo depuis 2004. Il vit en Alsace.

¹²⁹ Integrity

Quelques questions de discussion et d'approfondissement à utiliser seul ou en groupe

1. Essayer de décrire comment vous vient l'inspiration ou ce qui vous inspire. Y a-t-il des constantes pour vous ?
2. Des chants modernes qui louent Dieu au travers ou sur la base de la nature font partie du répertoire biblique mais sont devenues très rares dans les compositions modernes. Est-ce une veine à revaloriser ? Vous parle-t-elle ?
3. Pensez-vous qu'il y ait, comme le dit l'auteur, trop de traductions dans le répertoire francophone actuel ?
4. Qu'évoquent pour vous une belle liturgie ? Une belle poésie ?
5. À quoi sert la rime dans un chant de louange ? Est-elle pour vous utile, primordiale ou au contraire superflue ?
6. Faites le petit concours suivant : citer un couplet d'un chant puis un verset biblique par cœur et ainsi de suite.